

Espèces communes

Daniel Guénette

Volume 31, numéro 6 (186), décembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31858ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guénette, D. (1989). Espèces communes. *Liberté*, 31(6), 18–20.

DANIEL GUÉNETTE

ESPÈCES COMMUNES

Les pierres ont un nom, chaque espèce le sien. Les plus rares que jamais ne heurte l'instrument du jardinier ont le leur, connu de tous.

Pour les oiseaux, il en va à peu près de même. Mais eux sont d'une autre nature. Plus légère, faite pour l'air, non les entrailles de la terre. Extraordinaires, ils sont l'honneur de contrées éloignées où nous ne sommes jamais que de passage. Certes, un nom leur revient qui souvent nous échappe.

Au jardinier, quand c'est le printemps, les oiseaux ont de vives querelles qui, assurément, viennent de la contrariété où ils sont d'amours que leur disputent des rivaux.

Parfois ils promènent parmi les branches des rubans ternis, décolorés par l'eau et la poussière des hivers. Puis çà et là, aux noms confondus quelques rarissimes traits de lumière vive; une branche encore dénudée, un temps peut les retenir, et c'est alors une grande joie que multiplieraient presque des jumelles, si ce n'était déjà trop tard; il s'est envolé.

Plus tard, recouverte de feuillages, la même branche; d'elle, seuls quelques chants se chargeront de couleurs, et les disputeront aux fleurs; car pruniers et lilas ont leurs oiseaux à demeure, mais qui ne durent qu'un temps.

Le jardinier dont le tas de pierres s'accroît retourne la terre. Il livre aux pierres une bataille nullement hostile, mais à chaque saison s'étonne de ce qu'elles semblent engendrer de si insistantes générations. Il les lance l'une sur l'autre; le bruit alors jamais ne recouvre la chicane des moineaux.

Tranquillement s'élève l'équivalent d'une petite stèle. Aucun voyageur ne déchiffrera au cœur de la banlieue une telle absence de signe.

Mais quel est donc, de cette pierre qui s'amoncelle, quel est donc le nom? Vulgaire et trop nombreuse pour avoir mérité, venus des champs du moins jusqu'à nos oreilles de citadins, les égards langagiers dus aux choses de rang.

Réservant aux oiseaux domestiques, on peut quasi les dire ainsi, le sort fait à ces pierres, les moineaux seraient alors les seuls oiseaux ici désignés par ce dernier vocable où voltigent toutes espèces.

(appendice)

Je dis que, mis à part les autruches, les poissons volants et les poules qui finissent en boules de plumes le long des routes – parfois la providence veut que l'une d'elles échappe au carnage de la restauration ou de la charcuterie, mais perdues sur le trop long ruban de l'autoroute elles ignorent les dures lois de la circulation.

Je dis que l'extraordinaire excepté, oiseaux et pierres subissent le même traitement qui les confine au générique.

Et si vraiment elle s'appelle hornblende ou amphibole cette pierre commune, grise et comme rouillée quand elle se fend, je songe pour ma part à un certain directeur de l'Observatoire de Paris. Dans «Existence du Symbolisme» Valéry raconte qu'au siècle dernier Arago, notre directeur, reçut la visite d'un personnage fort important. À l'aide de télescopes ils observent la nuit. Le visiteur a ainsi droit à une leçon privée. Pendant laquelle leçon il ose la remarque suivante: «Entre nous, Monsieur le Directeur, êtes-vous bien sûr que cette magnifique étoile se nomme véritablement Sirius?»

*** ***

Le temps était au gris. Je traversais la campagne. J'avais dédaigné l'autoroute avec ses tristes oreillers de plume et

transformais ce retour du travailleur en balade paisible. Il me plaît d'aller ainsi par les routes rurales. Le paysage est moins abstrait à vitesse réduite; sur ces routes, moins abstrait surtout parce que ses éléments sont rapprochés de l'automobiliste.

Soudain sur le toit d'un bâtiment de ferme je vois des pierres curieusement posées, sans ordre véritable; mais à quelle fin, des pierres sur un toit? je l'ignorais. Posées de tout leur poids, comme si par ce moyen l'on eut voulu retenir le toit, le disputer à des vents qu'on annonçait peut-être trop violents.

Je songeais ainsi, quand l'une des amphiboles, en ayant sans doute assez de sa petite éternité de toit, se détache de ses sœurs et s'envole, grise dans le gris du ciel, à mon grand étonnement ses ailes grand ouvertes.

Avant la métaphore, plus amusante encore est la méprise où l'on voit se confondre deux réalités, familières à souhait: une pierre sans nom, connue dès la prime enfance, mais dont il faut recourir aux services du géologue Arago pour enfin lier avec elle plus ample connaissance, et ce pigeon qui transi fit d'un toit, sans doute l'abritant contre le vent, l'usage qu'on sait.

Donc, il nous arrive d'éprouver de légers bonheurs, si le jour ainsi traversé offre de pareilles surprises.

Mais la nuit venue, plus grande encore est notre joie, de découvrir parmi la grâce de vos bras entrouverts, le vol promis de tourterelles jumelles, tout contre vous blotties – et non pierres de chair car nos lèvres par elles adoucies alors s'apaisent de tous les mots de la terre.